

Scène

Le spectacle peut soigner les fêlures, mais cette fois «c'est plus difficile», avoue le metteur en scène, qui vient de créer «Per te» à Lugano, en mémoire de son épouse

Finzi Pasca élève la verticale du souvenir

Florence Millioud Henriques
De retour de Lugano

Il y a du rouge, beaucoup de rouge. Des petites bulles par dizaines entrainées dans une danse de l'électricité statique. Des voiles caressant l'espace telles des torches enflammées. Un banc public rouge d'ardentes confidences comme d'envoies ne vivant que de leur énergie propre. Ou encore... un combat inégal entre un sinistre filin rouge et les onomatopées de la douleur que lui oppose une silhouette féminine en noir. Il y a du rouge carmin. Amour. Mort. Du rouge sanguin. Du rouge fondamental. La vie! On y revient toujours, même s'il est difficile de raconter les fantasmes surréalistes de Daniele Finzi Pasca, et plus encore un spectacle sans Julie, son éclat de vie et de rire, sa femme, son alter ego, emportée en mai. Elle avait 43 ans et venait de passer une année à l'hôpital.

Julie Hamelin n'est plus là, mais son incandescence se décrit sans avoir peur de trahir la réalité. Ce sont ses pulsations

qui font battre le cœur d'une même famille d'artistes et de techniciens. Plus fortes que tout, elles ont trompé l'absence, conjugué les élans et condensé les forces de faire *Per te*, créé mercredi sur la scène du LAC, fleuron culturel luganais et désormais lieu de résidence du metteur en scène tessinois et de ses troupes cosmopolites.

Sur les huit représentations à l'affiche jusqu'à mercredi, il ne reste qu'une poignée des 8000 billets en vente avant que le spectacle du metteur en scène de la Fête des Vignerons 2019 ne commence sa vie internationale, en ouvrant l'année culturelle latino-américaine à Mérida. Juste avant encore que la Compagnie Finzi Pasca ne poursuive *La Verità* à Mexico - déjà 300 000 spectateurs à travers le monde, dont Lausanne en 2013.

Pas de hiérarchie

«On part toujours d'une idée, bien sûr, mais là on s'est retrouvé au théâtre sans rien, sans même savoir si on réussirait à réaliser quelque chose. Mais, soufflait Da-

niele Finzi Pasca, fébrile quelques heures avant la générale, on avait cette aspiration, cette obligation envers Julie, envers la vie. Alors on s'est dit: «Et si on racontait la vie de cette artiste magnifique qui nous a tracé

«On croise les doigts pour Vevey»

● **Eclairage** Julie est de tous ses projets, que Daniele Finzi Pasca les évoque au passé, au présent ou au futur. La Fête des Vignerons 2019, dont il assure la conception générale et la mise en scène, ne fait pas exception. «C'est une aventure magnifique. Quand on a commencé à en parler avec Julie, c'était l'une des raisons qui nous a motivés à rentrer en Suisse, après tellement d'années passées à l'étranger.» Et cette fièvre, le créateur y pense, il en parle invariablement comme d'une «merveille», et lui donne du temps dans un agenda créatif

la voie pour continuer?» C'est un spectacle pour Julie - cofondatrice du Cirque Eloize et de cette compagnie - en même temps qu'une balade entre les rêves et une certaine façon de penser le théâtre.» Un spec-

tacle imprégné d'une présence, un spectacle où souffle le vent de la vie de tout un chacun, impétueux et fragile. Une fusion d'intensité. Dialectiques. Acrobatiques. Esthétiques. Terriblement caustiques

«L'époque nous ramène à nos jardins secrets, elle nous porte vers de plus en plus de spiritualité»



Daniele Finzi Pasca
Metteur en scène et chorégraphe

aussi lorsqu'un ange et un chevalier dévisent sur la richesse du vocabulaire définissant toutes les sortes de pâtes, contre la pauvreté de mots pour évoquer les personnes ayant perdu un être cher.

Dans leur bulle, les Anglais de The Cure font «pop»

Critique

Les vétérans de la new wave ont offert vendredi à Bâle une lecture appliquée de leurs succès

Le mascara et les habits amples ont l'avantage de bien couvrir les années. Que Robert Smith soit l'une des uniques rock stars à se saper ainsi hors de scène n'enlève rien au constat: The Cure vieillit peu, en apparence. Et moins encore lorsqu'il plonge dans les eaux claires de sa jeunesse dorée, celle de ses tubes et des posters pour chambres d'adolescent(e)s tapissées de la pose mi-lasse, mi-polissonne du corbeau aux cheveux

en bataille et au *lipstick* en folie. Le personnage était au complet vendredi à Bâle, pour l'unique concert suisse du groupe anglais, quatre ans après sa dernière prestation au Paléo Festival. Rien de neuf depuis, sinon un répertoire de bientôt 40 ans qui suffit à remplir la StJakobshalle. Attente polie: on retrouve la bande à Robert comme une équipe de vieux copains, la moyenne d'âge du public trahissant une fidélité née aux éres du vinyl et du CD.

Ça tombe bien: The Cure a envie de fêter ces années-là. Il dégoupille *Open*, titre d'ouverture de l'album *Wish*. Et poursuit avec *A Night Like This*, *Push*, *The Walk*, *In Between Days*, *Pictures of You*,

Just Like Heaven, autant de titres composés entre 1985 et 1992 qui marquèrent le climax de popularité de sa new wave pop, après des premières années dans le sillage d'un punk minimal puis d'une *cold wave* désespérée. Cette genèse de Cure, que Robert Smith honora parfois en des concerts magistraux, le presque sexagénaire choisit de ne pas y toucher, faisant au contraire de ce rendez-vous bâlois un best of de ses succès *eighties*. Pourquoi pas.

Le hic, c'est le peu d'enthousiasme et de communion que le groupe démontre dans l'exercice routinier de ses classiques. Service rendu plus minimum encore sur une sono bâloise décidément

médiocre. Les ingrédients manquent pour emporter totalement le public. A la guitare et au chant, Smith fait le boulot en patron patachon. Sec et agile comme un ado, Simon Gallup électrifie de sa basse. La seconde guitare, confiée pour l'occasion à Reeves Gabrels, n'existe ni dans la sono, ni dans l'attitude tout en retrait de cet ancien compagnon de David Bowie. Heureusement, le *light show* injecte un surcroît d'ampleur.

Au moins, The Cure n'a pas triché sur sa légendaire prodigalité, assurant deux heures et demie de show, trois rappels et 27 chansons, avec en final un nouveau tir groupé de tubes. **François Barras**

Les avant-premières ont séduit un large public

Cinéma

La 19^e édition du Ciné-Festival, à Prilly, à Lausanne et à Renens, a drainé plus de 12 000 spectateurs

Clap de fin hier soir pour le 19e Ciné-festival, qui a attiré plus de 12 000 spectateurs. Les projections à Cinétole, à Prilly, des dix-huit films en avant-première et en version originale sous-titrée ont séduit un public plus nombreux que les années précédentes. Parmi les douze films en compétition, le public a décerné le Prix 24 heu-

res de la meilleure avant-première à *La fille de Brest*, d'Emmanuel Bercot. Le Jury des jeunes a décerné le Prix Cine qua non à *Neruda*, de Pablo Larraín. La soirée d'ouverture, mercredi, a accueilli Jalil Lespert et Charlotte Le Bon pour *Iris*, tant dix-huit films en avant-première et en version originale sous-titrée ont séduit un public plus nombreux que les années précédentes. Parmi les douze films en compétition, le public a décerné le Prix 24 heu-

res de la meilleure avant-première à *La fille de Brest*, d'Emmanuel Bercot. Le Jury des jeunes a décerné le Prix Cine qua non à *Neruda*, de Pablo Larraín. La soirée d'ouverture, mercredi, a accueilli Jalil Lespert et Charlotte Le Bon pour *Iris*, tant dix-huit films en avant-première et en version originale sous-titrée ont séduit un public plus nombreux que les années précédentes. Parmi les douze films en compétition, le public a décerné le Prix 24 heu-



Aérien

Féérique, impétueux ou caressant, le vent est un élément essentiel de «Per te», le spectacle de Daniele Finzi Pasca créé à Lugano avant de débiter sa tournée internationale au Mexique. VIVIANA CANGIALOSI



Généreuses, contagieuses, les énergies se croisent, les petits riens comme les désirs de connaissance se mêlent et se chevauchent sans hiérarchie. Dans le théâtre de Finzi Pasca, il n'y a pas de place pour une dominante, il n'y a pas de premiers rôles entre le chant, la musique, la danse, l'acrobatie ou la poésie. Mais... il y a un sens! Une verticale du souvenir vers la sérénité. C'est dans son ADN, *Per te* regarde vers les étoiles. Mais que la neige floconne, que la pluie ruisselle ou que les immatériels virevoltent, la ligne entre terre et ciel se réinvente, diverse mais continue.

«Il faut toujours laisser l'espoir» «J'ai toujours aimé faire voler les choses, je l'ai fait pour les cérémonies des JO de Turin (2006) et de Sochi (2014), mais, ajoute le Tessinois, on voulait aussi travailler le mouvement... différemment. Emprisonné! Alors est venue cette idée d'emprisonner des comédiens physiquement très entraînés dans des armures médiévales afin de confronter l'apesan-

teur et la gravité. Et c'est là qu'on croise l'histoire de Julie, dont le cœur se calcifiait. On est resté auprès d'elle nuit et jour, vous savez, on a l'esprit gitano, alors on a changé les règles des soins intensifs pour squatter les lieux: il faut toujours laisser l'espoir.»

La suite se raconte sur scène: «Est arrivé ce samedi matin, et tout a changé, nous sommes soudain devenus les gardiens d'un jardin que nous n'avions pas construit nous, mais qui était devenu le nôtre. Les amis servent aussi à ça: maintenir en vie les jardins de qui a dû partir.» Miroir éclatant d'effusions oniriques, le jardin de *Per te* s'arrose de larmes mais surtout de sourires, l'oxygène et transporte. «Je crois, conclut Daniele Finzi Pasca, que l'époque nous ramène à nos jardins secrets, elle nous porte vers de plus en plus de spiritualité.»

Lugano, LAC
Jusqu'au me 9 nov.
www.luganolac.ch

Joséphine Baker, un destin mis en cases

Bande dessinée
Catel et Bocquet signent une enquête biographique, qui raconte l'histoire tumultueuse de la première star mondiale noire

Sa mère n'y croyait pas. «Elle terminera blanchisseuse comme moi», affirme-t-elle au couple qui souhaite enrôler sa fille dans son modeste ensemble musical. Pourtant, très vite, parce qu'elle possède un sens du rythme inné, une façon unique de danser et que ses grimaces s'avèrent irrésistibles, la petite Freda Joséphine va attirer les regards. Plus tard, engagée comme habilleuse et propulsée sur scène à la suite de la défection d'une danseuse, elle éclipsera la meneuse du spectacle *Shuffle Along*, une production à succès jouée à Broadway. En quelques années, la gamine de Saint-Louis (Missouri) va s'imposer et devenir une vedette, puis une star mondiale, sous le nom de Joséphine Baker.

C'est son histoire tumultueuse, entre glamour et humanisme, que racontent Catel Muller et José-Louis Bocquet dans un roman graphique au long cours. Quelques 460 pages superbement dessinées dans un noir et blanc tranché, bourrées d'informations judicieusement distillées au fil de chapitres courts. Les deux auteurs n'en sont pas à leur coup d'essai. Dans la même veine de l'enquête biographique en BD, on leur doit notamment l'excellent *Kiki de Montparnasse* (2007) et le féministe *Olympe de Gouges* (2012).

«Avec Catel, on a tendance à s'intéresser aux femmes extraordinaires», résume au bout du fil José-Louis Bocquet (54 ans) depuis Marcinelle, en Belgique. «Joséphine Baker figurait évidemment sur notre *short list* de sujets potentiels. La difficulté, avec un personnage comme elle, c'est que, si sa vie publique est relativement bien documentée, sa vie privée, elle, restait inaccessible.» C'est Jean-Claude Bouillon-Baker, l'un des douze enfants adoptés par Joséphine au sein de sa fameuse famille arc-en-ciel, qui va contacter les deux auteurs après avoir lu et apprécié leurs précédents ouvrages. «Il nous a ouvert la porte de l'intimité, confiant au projet une véritable légitimité.»

Durant trois ans, Catel et Bocquet accumulent les informations, interrogeant de nombreux témoins, recoupant quantité de sources et multipliant les repérages sur les lieux fréquentés par Joséphine Baker. Que montrent-ils? D'abord une femme qui polarise les regards. «C'est la Néfertiti du temps présent», dit d'elle Pablo Picasso. Jean Cocteau l'applaudit et le couturier Paul Poiret la veut comme mannequin. Un spécialiste de danse classique la compare à la Vénus noire qui hanta Baudelaire.

Cœur d'artichaut, mariée une première fois à 13 ans, une deuxième fois à 16, elle séduit tous ceux qu'elle croise, passant notamment des bras de l'affi-



En 1925, Joséphine Baker, 19 ans, embarque sur le paquebot «Berengaria», à destination de la France. A bord, elle fait la connaissance de Sidney Bechet.

chiste Paul Colin à ceux de Le Corbusier ou de Georges Simenon. «Tous les soirs, je risque ma peau pour me froter contre la tienne», lui susurre le futur auteur de Maigret, qui signe encore Sim.

«C'est une grande et insatiable amoureuse, un personnage exceptionnel qui attire des gens exceptionnels.»

Parmi les célébrités fréquentées par Joséphine Baker, le célèbre compositeur Vincent Scotto. Auteur de quelque 4000 chansons, celui qui donna *Marinella* à Tino Rossi imagine en deux temps trois mouvements le célèbre *Tai deux amours*. «Dans le taxi qui m'amène à son rendez-vous avec Joséphine, il a vaguement en tête un début. Avec son parolier Géo Koger, il a soudain une inspiration fulgurante. Ils font arrêter le taxi, vont sous une porte cochère et écrivent en quelques instants cette chanson emblématique, que Joséphine adopte immédiatement.» La star ne pourra plus jamais s'en défaire. Au point de considérer ce tube comme sa

«damnation», ainsi qu'elle le confiera à la fin de sa vie à Jean-Claude Brialy. Figure de la Résistance durant la Seconde Guerre mondiale, espionnant pour le compte de la France, sa patrie d'adoption, Joséphine Baker va se révéler au fil du temps comme une femme engagée. Catel et Bocquet soulignent son investissement contre la ségrégation raciale aux Etats-Unis. «C'était un combat assez peu relayé dans les médias, car les Américains la considéraient carrément comme une communiste. Elle va participer à la fameuse marche sur Washington, en août 1963, aux côtés de Martin Luther King. Elle y fera même un discours.»

Sur le plan privé, elle s'investit dans l'éducation de sa tribu arc-en-ciel, douze orphelins de nationalités différentes qu'elle adopte. «Jean-Claude Bouillon-Baker nous a raconté la sévérité de sa mère à l'encontre de ceux de ses enfants qui tenaient des propos déplacés, raciaux.»

Maintenant, Catel et Bocquet se sont replongés dans un projet laissé de côté en 2013, au profit de Joséphine Baker. «Il s'agit d'une nouvelle bio, consacrée cette fois à Nico, l'un des Velvet Underground. Hormis de quelques aficionados du rock, elle reste peu connue, mais elle va nous permettre de raconter toute une époque, en l'occurrence les années 60-70, l'explosion du rock et du mouvement hippie.» **Philippe Muri**

Joséphine Baker
Catel et Bocquet
Ed. Casterman, 568 p.



Joséphine Baker en couverture de l'album de Catel et Bocquet.
ED. CASTERMAN

Le JazzOnze+ réussit une 29^e édition illuminée par la Tunisie

Bilan

La manifestation boucle sur un succès tant artistique que d'audience, avec une fréquentation payante de près de 80%

Il fonce tout droit dans sa nuit moirée d'orientalismes. Le docteur ne fait plus partie de la panoplie de Dhafer Youssef. Samedi soir, l'oudiste tunisien, figure plébiscitée de la 29e édition du JazzOnze+ Festival qui s'achevait hier avec le concert du guitariste John Scofield, tenait ses promesses devant une Salle Paderewski comble. En préambule, ses compatriotes Amine & Hamza,

respectivement à l'oud et au qanun, avaient fait monter les enchères avec une prestation trépidante et voyageuse, autant ouverte sur le jazz que sur les rythmes indiens.

Cette première partie décrochant rien de moins qu'une *standing ovation* de la part du public... Mais on pouvait compter sur Dhafer Youssef, chéri des fidèles de Onze+, pour relever le gant avec superbe. Accompagné d'une formidable phalange américaine, l'oudiste et chanteur délivrait un concert fougueux et généreux. Le festival suscite d'ailleurs la munificence d'artistes qui savent que les manifestations exclusivement dédiées au jazz sont rares.



Dhafer Youssef a fait salle comble à JazzOnze+. DR

Avec son style doucement hâbleur (entre les morceaux) et très direct quand il s'agit de musique, le chanteur angélique et oudiste conquérant abat ses motifs ornements sans craindre les passages en force et la simplicité du discours, profitant du volume généreux accordé à son instrument.

Ses collègues s'occupent des complications, lui resserre les discours. Mais ses directions plaisent, le caractère entêtant de ses phrases hypnotiques séduit. C'est donc sans peine qu'il fera lui aussi se lever une salle enthousiasmée dans le final d'un concert heureusement peu pressé de se conclure.

Si le coup de cœur du nouveau

directeur Gilles Dupuis s'appelait plutôt Dave Holland, qui jouait vendredi avec le guitariste Lionel Loueke, le responsable s'est réjoui de ce moment fort, seul concert affichant complet. «Le bilan est extrêmement positif et va au-delà de nos espérances», commente le programmeur, qui annonce une édition nettement bénéficiaire, avec une fréquentation d'environ 80% à la Salle Paderewski. C'est mieux que l'an dernier, mais moins bien que certaines éditions passées. L'an prochain, le festival fêtera ses 30 ans avec plusieurs concerts dans des lieux inattendus.

Boris Senff

En diagonale

Un pionnier s'en est allé

Musique électronique

Jean-Jacques Perrey, pionnier de la musique électronique dès les années 50, est décédé vendredi à Lausanne à l'âge de 87 ans. Il avait formé avec Gershon Kingsley - qui a composé le célèbre Popcorn - l'un des tandems les plus créatifs du milieu des sixties. Autodidacte en musique, il s'est fait connaître aux Etats-Unis dans les années 60 avec l'essor de tout premiers synthétiseurs. Ce sera le premier utilisateur du Moog dans un contexte pop. Avec Kingsley, il édite des albums pour Vanguard Records, dont Kaleidoscopic Vibrations qui contient le morceau Baroque Hoedown, repris par Disney pour sa fameuse parade dans les parcs d'attractions en 1972. **C.R./AFP**